

Les "Fôles" : contes fantastiques patois recueillis dans le Jura bernois

Autor(en): **Rossat, Arthur**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerisches Archiv für Volkskunde = Archives suisses des traditions populaires**

Band (Jahr): **16 (1912)**

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-111434>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les « Fôles »,

Contes fantastiques patois recueillis dans le Jura bernois

par ARTHUR ROSSAT (Bâle)

(Suite)

Ainsi que je le faisais espérer dans mon introduction aux « Fôles », (Cf. *Arch. XV* p. 22), j'ai eu la bonne fortune de retrouver deux récits patois du *Petit Poucet*. L'un m'a été communiqué par Mme Fenk-Mouche, maîtresse secondaire à Porrentruy; l'autre, par Mme B. Pheulpin, buraliste postale à Miécourt. Cette dernière a encore transcrit à mon intention plusieurs autres fôles que, dans son enfance, elle a entendu raconter à la veillée par de vieilles personnes; pour rafraîchir ses souvenirs, elle a même eu recours à deux paysannes de Miécourt âgées de 73 et 79 ans, sous la dictée desquelles elle a écrit ces récits: c'est donc la vraie et authentique tradition populaire. — Que ces deux dames qui, depuis tant d'années, n'ont cessé d'être mes collaboratrices fidèles et dévouées, reçoivent ici l'expression de ma plus vive reconnaissance. Grâce à leur obligeance, je suis à même d'apporter une nouvelle et importante contribution à ce chapitre si intéressant des contes fantastiques patois.

Lors de la publication de mon premier article (*Arch. XV* p. 18 sq. et 151 sq.), on m'a, de divers côtés, fait remarquer que quelques-uns de mes récits avaient déjà paru, dans d'autres patois, en diverses revues et par exemple dans nos *Archives*; et l'on me faisait une sorte de reproche de n'avoir pas indiqué en note les travaux antérieurs à mon étude. A cela je répondrai que, m'étant spécialisé dans le patois du Jura bernois et y ayant découvert ces fôles, inédites jusqu'ici, je les ai simplement notées et publiées sans me préoccuper de ce qui avait pu paraître d'analogue dans d'autres patois romands. Cela n'a du reste aucune importance, et je laisse volontiers à ceux qui en auront le temps le soin de relever toutes les comparaisons et de faire les divers rapprochements que ces récits comportent.

XIII. lę fõl dĩ ptę pũsã.¹⁹⁰⁾

1. ę y'ę ęn fwã dę djã k' õxĩ bĩ vlũ ęvwã ĩn-ãfẽ, dã k' ę n' sęřę rã k' grõ kã kmã ĩ ptę pũsã. ę y' ã vñę ũ kã n' fõ rã k' grõ kã kmã ĩ ptę pũsã.

2. ę põ tχẽ ę fõ ĩ põ grõ, sõ pēr yĩ dyę pũ ãlę ã lę txęřũ ęvõ lũ, ę põ ę txwãę ęđę ddę lę rũ.¹⁹¹⁾

sõ pēr nã sõ rã fēr kã dã l' pãr, ę põ l' bõřę ddę l'ãrwãę dĩ txvã. ę yĩ dyę:

— djmę tã n' tĩřę lę kũã dĩ lũ! tχẽ ę sãřę l' txã, ę s' bõřę ę txęřę.

3. ę pēsę dęz-ãn k' s'ęřę dę vo-
leurs. ę dmęđęn ã sõ pēr tχũ ãs kã sęřę xĩ bĩ txęřę. ę yĩ dyę: « s'ã mõ bũãb k'ã ddę l'ãrwãę d' nõt txvã. »

ę lã rãvwęřęn ę p' ę sã dyęn: « stũ-sĩ nõ pwęřę bĩ ęř ĩřil. » ę lã prãñęn sę k' sõ pēr l' vwãýðx.

4. ę sęvĩ lęvũ ę y' ęvę dĩ bõ vĩ ę põ d' lę bwęn txĩã. ę fãýę pēsę pwã ĩ ptę ptũ pũ l'ãlę pãr ddę ęn tχęv. — tχẽ ę fõ ddę lę tχęv, ę kryę: « dĩ kęl vlę võ? dĩ byã ũ dĩ rũđjã? »

ę dyĩ: « kwãj-tã, k' tã nõ vę rã-

¹⁹⁰⁾ Le mot *pũsã* = *pũs* + *ã* (*pollice* + *ittu*); on dit aussi *l'pũsãřę*; il s'emploie encore comme sobriquet dans nos villages. Une des vieilles femmes de Miécourt qui racontaient jadis des fõles à Mme Pheulpin, s'appelait: *lę męřĩã-bęřb txĩã l' pũsãřę* = *la Marie-Barbe chez le Poucet*. (Cf. N° XIV § 1.) Cf. le conte de GRIMM N° 37: *Daumesdick*, et N° 45: *Dau-merlings Wanderschaft*; HAHN, Griech. u. albanes. Märcchen (1864) N° 55; KÖHLER, Kleinere Schriften (1898) t. III, p. 68. 107. 109; MELUSINE t. III, p. 399; WISLOCKI, Märcchen der Bukowinaer und Siebenbürger Armenier (1892), p. 43. — ¹⁹¹⁾ Le mot *rũã* est ajoutot; le Vãdais dit: *rõã*. (Cf. *Arch. III* p. 275, Note 3). — ¹⁹²⁾ Remarquer cette tournure patoise: *des hommes que c'ęřait des voleurs*; le pluriel *ęřait* = *ęřĩ*.

La fõle du Petit Poucet.

(Patois de Fahy, Ajoie.)

1. Il y a une fois des gens qui auraient bien voulu avoir un enfant, quand même il ne serait (rien que) gros que comme un petit pouce. Il en vint un qui ne fut (rien que) gros que comme un petit pouce.

2. Et puis quand il fut un peu (gros) grand, son père lui dit pour aller à la charrue avec lui, et puis il tombait toujours dedans le sillon.

Son père ne sut rien faire que de le prendre, et puis le mettre dedans l'oreille du cheval. Il lui dit:

— Jamais tu ne tiendras la queue du loup. Quand il sentit le chaud, il se mit à chanter.

3. Il passait des hommes que c'ęřait des voleurs. Ils demandèrent à son père (qui est-ce) qui savait si bien chanter. Il leur dit: « C'ęř mon fils qui est dedans l'oreille de notre cheval. »

Ils le regardèrent et puis ils se dirent: « Celui-ci nous pourrait bien ęřre utile. » Ils le prirent sans que son père le vît.

Ils savaient où il y avait du bon vin et puis de la bonne viande. Il fallait passer par un petit trou pour l'aller prendre dedans une cave. — Quand il fut dedans la cave, il criait: « Du quel voulez-vous? Du blanc ou du rouge? »

Ils disaient: « Tais-toi, (que) tu

tχũzē¹⁹³)!» pũ ę yĩ dyĩ d' sə kwăjĩə, pũ ę kryē.

ęprę ęl ălę vę lę txĩə; ę kryē: « dĩ kęl vlę vọ? dĩ grę ũ dĩ męgr? »

« — kwăj-tə, k' tə nõ vœ rătχũzē! » pũ ę yĩ dyĩ d' sə kwăjĩə, pũ ę kryē.

5. lę sęrvăt ũayę kryē, ę pœ ęl dęxădę ă lę tχęv. lũ ălę s' kwătxĩə ddō ęn fœyə də txō.

lę sęrvăt n' vwăyę ră; ęl prăñę stə txęrpęñ¹⁹⁴) d' fœyə, ę pœ ęl lę pwętxę ă yöt vętx. ęl ęvăl lə ptę pũsă sę yĩ fęr də mă.

6. lę sęrvăt ălę tręr lę vętx. ęl yĩ dyę: vır tə, bnătə. lũ k' ętę ddę sō vătr dyę: nə t' vır pə, bnătə. ęl yĩ dyę ăk' ĩ¹⁹⁵) kō: vır tə, bnătə. — nə t' vır pə, bnătə.¹⁹⁶)

ęl ălę đır ă sę mętr k' yöt vętx djăzē. ęl ălęn vŭə, ę pœ ę yĩ dyęn: vır tə, bnătə. — nə t' vır pə, bnătə.

mă frĩ, yöt vętx djăzē, ę făyę lę tũę!

7. tχę ęl fœ tũę, ę txępęn l' pęsĩrō txũ yöt fmĩə. ęn vęyə făn k' pęsę, ęl lə dmędę,¹⁹⁷) l' pęsĩrō, ęl l' bôtę ddę sō pnĩə. le lõ dĩ txmĩ, ę

¹⁹³) C'est le mot habituel pour: *dénoncer*, litt. *raccuser*. Les élèves qui « rapportent » sont des *rătχũzũ*. — ¹⁹⁴) Ce mot, inconnu au Vádais, désigne une corbeille faite avec de petites lames de charme (*capinus*), de forme ovale, et où deux trous laissés au bord du panier servent d'anses; on y met toutes sortes de fruits, de légumes et d'herbages. En France-Comté, dans la Bresse, le pays Messin, en Lorraine, on trouve les formes: *txęrpęñ*, *charpène*, *txęrpwęñ*, *txęrpĩñ*, etc. (lat. *carpine*) (Cf. GODEFROY, Dict. anc. frę. au mot *Charpagne*). — A ce propos, M. Fridelance, à Porrentruy, me communique le dicton: *t'ę gręñ — bôt tō tχũ dę ęn txęrpęñ = tu es fâché — mets ton cul dans un panier!* — ¹⁹⁵) Elision inusitée pour: *ăkĭ ĩ kō*. — ¹⁹⁶) Ce mot de *bnătə* est le nom donné à une vache brune. La forme régulière devrait être *brũnat*, qu'on ne retrouve pas. Mais les patois français voisins (Bournois, Bresse louhannaise) ayant les formes: *bęrnĭ, bęrnĭt, brănĭ, brănĭt*, dans ce même sens, on peut déduire que notre *bnăt* est une altération de *brũnat*. — ¹⁹⁷) Remarquer cette répétition du sujet: *Une vieille femme ... elle la demanda*.

nous vas dénoncer!» Plus ils lui disaient de se taire, plus il criait.

Après il alla vers la viande; il criait: « Du quel voulez-vous? Du gras ou du maigre? »

« — Tais-toi, (que) tu nous veux dénoncer!» Plus ils lui disaient de se taire, plus il criait.

5. La servante ouït crier, et puis elle descendit à la cave. Lui alla se cacher dessous une feuille de chou.

La servante ne vit rien; elle prit cette corbeille de feuilles et puis elle la porta à leur vache. (Elle) Celle-ci avale le Petit Poucet sans lui faire de mal.

6. La servante alla traire la vache. Elle lui dit: Tourne-toi, Brunette. Lui qui était dedans son ventre lui dit: Ne te tourne pas, Brunette. Elle lui dit encore une fois: Tourne-toi, Brunette. — Ne te tourne pas, Brunette.

Elle alla dire à ses maîtres que leur vache parlait. Ils allèrent voir et puis ils lui dirent: Tourne-toi, etc.

Ma foi, leur vache parlait, il fallait la tuer!

7. Quand elle fut tuée, ils jetèrent la panse sur leur fumier. Une vieille femme qui passait, elle la demande, la panse, elle la mit dedans son pa-

yï dyê :

« tröt, tröt, vëyə fän,
tə m' pōətx ddē tē öt!
tröt, tröt, vëyə fän,
tə m' pōətx ddē tē öt! »

8. ɛl ɔə pāvū; ɛl rōlə ɛvā ī krā,
ɛ pœ ī lū k' mēdjē l' pēsīrō, ɛ pœ
ɛl ɔə mā. ɛl ălē lə rkōtsē dvē txīā
yō.¹⁹⁸) ɛ ritē driə pō l' vīt āpēñiə pē
lē kūā.

ɛ pō ɛ s' bōtē ɛ kryē:
« kūāt, kūāt, pēr ɛ mēr,
ī tī l' lū pē lē kūā!
kūāt, kūāt, pēr ɛ mēr,
ī tī l' lū pē lē kūā! »

9. yō djā ălēñ vūā, ɛ pœ ɛ vwā-
yēñ ākwē l' lū k' sə sāvē. « s' vōz
ētē vni! vwāsī k' ī vō rēmwanō ī lū! »

ɛ n' sœn rā fēr kə də rpār lə ptē
pūəsā ɛ pœ l' vwādzē driə yōt fwēñā
ɛ n' rā fēr.

nier. Le long du chemin, il lui di-
sait :

« Trotte, trotte, vieille femme,
Tu me portes dedans ta hotte!
Trotte, trotte, vieille femme,
Tu me portes dedans ta hotte! »

8. Elle eut peur; elle roula en bas
un talus, et puis un loup (qui) man-
gea la panse, et puis il eut mal. Il
alla la vomir devant chez eux. Il
courut derrière pour le vite empoi-
gner par la queue.

Et puis il se mit à crier :

« Courez, courez, père et mère,
Je tiens le loup par la queue!
Courez, courez, père et mère,
Je tiens le loup par la queue! »

(Leurs gens) Ses parents allèrent
voir et puis ils virent encore le loup
qui se sauvait. « Si vous étiez venus!
voici que je vous ramenais un loup! »

Ils ne surent rien faire que de re-
prendre le Petit Poucet et puis [de]
le garder derrière leur fourneau à ne
rien faire.

(Patois de Fahy, communiqué par Mme Fenk-Mouche,
maîtresse secondaire à Porrentruy.)

XIV. lē fōl dī ptē pūəsā.²⁰⁰)

La fôle du Petit Poucet.

(Patois de Miécourt.)

1. ɛ y' ɛvē ɛn fwā ī ān ɛ pœ ɛn
fän k' ɛvī sēt būəb. lō pū ptē, k'
n'ētē p' lō pū bēt d' lē rōt, n' ɛtē
d'rā pū grō²⁰¹) k' ī pūəs; s'ā pō

1. Il y avait une fois un homme
et puis une femme qui avaient sept
enfants. Le plus petit, qui n'était pas
le plus bête de la troupe, n'était (de

¹⁹⁸) C'est à dire : *devant chez ses parents*. — ¹⁹⁹) le mot *lē djā, nō djā* = *les gens, nos gens*, etc. désigne toujours *les parents, le père et la mère*. *ɛ mə l'fā dīr ā nō djā* = *il me faut le dire à nos gens, à mes parents*. Remarque ce possessif *pluriel nō, vō, yō* = *nos, vos, leurs gens*, alors qu'il s'agit d'un possesseur *singulier*. Ainsi les parents du Petit Poucet sont appelés *yō djō* = *leurs gens*, alors qu'on attendrait *sē djā* = *ses gens, ses parents*. Un enfant unique dira : *ī l' vā dmēdē ā nō djā* = *je le veux demander à nos gens*. (Voir *Arch. XV* p. 166, note 158.) — ²⁰⁰) Cf. le conte de Perrault : *Le Petit Poucet*; PLETSCHER, *Die Märchen Charles Perrault's* (1906) p. 70. — ²⁰¹) Remarque cette expression *d'rā pū* = litt. : *de rien plus* = *guère plus*. Je l'avais déjà rencontrée, sans bien me l'expliquer, sous la forme *drā pū lōtā*, dans mes *Proverbes patois, Arch. XIII*, p. 34, N° 260. Le passage ci-dessus *d'rā pū* nous en montre l'origine.

sõli k' ẽ l' ẽplĩ ptẽ pũāsã ù bĩ pũstã.

2. s' ẽtẽ dĩ tã dĩ txĩətxã²⁰²); ẽl ẽtĩ brãmã²⁰³) pũər. lõ pẽr n' s'ẽvẽ p' l'ẽvũ pãr põ lõ nõĩ trẽtũ.

ẽn nõ, ẽ dyẽ ã s'ẽ fãn: « nõ nẽ s'ẽrĩ rã fẽr kə d' l'ẽ mnẽ pĩədr!» lõ mẽr s' bõtẽ ẽ tχĩsnẽ.²⁰⁴) lõ ptẽ pũāsã kə kũtxẽ dõ yõt yẽ dẽ lõ sãbã d' sõ pẽr, õyẽ sõli. ẽ s' dyẽ: « s'ã bõ!»

3. lõ lãdmẽ lõ pẽr yõ dyẽ: « nõ vlã ãlẽ ã bõ. ãfẽ, ẽpãrẽyĩə võ!» ã pẽtxẽ lõ ptẽ pũāsã prãnẽ lõ grãmẽ-xẽ²⁰⁵) d' fĩ də s'ẽ mẽr, ẽ pœ, tχẽ ẽ fœn ã bõ, ẽl ẽtẽtxẽ lõ bũ ãn-ĩn-ẽbr. ã xõyẽ l'ẽ rõt, ẽ lõ d'ẽvũdẽ.

4. ã mwãtã dĩ bõ lõ pẽr yõ dyẽ: « ãlẽ fẽr võ txẽrdj!» ẽ pœ lũ s'ã røvñõ ẽ l'õtã pẽ ĩn-ãtr txmĩ.

tχẽ l'ẽz-ãfẽ røvñẽn, ẽ fœn bĩ ẽbãbĩ də n' pũ vũər yõt pẽr. mẽ lõ ptẽ pũstã yõ dyẽ: « vni ẽvõ mwã.» ẽ rtrõvõ lõ fĩ k' yõ mẽrtχẽ ĩ bẽ txmĩ.

5. ẽ r'ẽrĩvẽn ẽ l' õtã ĩ põ ẽprẽ yõt pẽr, kə dyẽ ã s'ẽ fãn: « dmẽ ĩ l'ẽ mənřẽ²¹⁶) pũ lwẽ!»

²⁰²) Mot formé par assimilation = *txĩə txã* = *txĩe tã*: le *cher temps*, la *famine*. — ²⁰³) Cet adverb *brãmã* = *beaucoup*, *très*, *extrêmement*; a aussi le sens de *tranquillement*, *bravement*: *ãlẽ brãmã*. C'est une syncope de *brãvmã* (Cf. ci-dessous § 5). — ²⁰⁴) Le mot *tχĩsnẽ* signifie 1^o *pleurnicher*. Ex.: *sə ptẽ bũəbã tχĩsnẽ ẽdẽ põ tõ s' k' ã yĩ dĩ* = *ce petit enfant pleurniche toujours pour tout ce qu'on lui dit*. 2^o se dit aussi des fruits qui, après avoir été gelés, se ramollissent au printemps, se décomposent et tombent en pourriture. Ex.: *nõ põmãt sõ tχĩsnẽ* = *nos pommes de terre sont pourries*. *l'txã ẽ tχĩsnẽ nõ pãm* = *le chaud a gâté, pourri nos pommes*. — Remarquons que dans le premier sens, *tχĩsnẽ* ne signifie pas, comme on pourrait le penser, *fondre en larmes*, mais seulement *pleurnicher*. — ²⁰⁵) C'est le mot ordinaire pour dire *le peloton de fil*, *de coton*, *de laine*; *võdr ĩ grãmẽxẽ* (Vd. *gãmẽxẽ*) = *pelotonner*, *dévider un peloton*. — ²⁰⁶) La forme *menẽ* et *rãmñẽ* = *mener* et *ramener* est peu usitée; on dit plus souvent *mãnẽ*, *rmãnẽ* (Aj.) et *mwãnẽ*, *rẽmwãnẽ* (Vd.)

rien) guère plus gros qu'un pouce; c'est pour cela qu'ils l'appelaient Petit Poucet ou « Poucetet. »

2. C'était du temps de la disette; ils étaient extrêmement pauvres. Le père ne savait pas où prendre pour les nourrir (très) tous.

Une nuit, il dit à sa femme: « Nous ne saurions rien faire que de les mener perdre! » La mère se mit à pleurnicher. Le Petit Poucet qui couchait sous leur lit dans le sabot de son père, ouït cela. Il se dit: « C'est bon! »

3. Le lendemain le père leur dit: « Nous voulons aller au bois. Enfants, apprêtez-vous! » En partant, le Petit Poucet prit le peloton de fil de sa mère, et puis, quand ils furent au bois, il attacha le bout à un arbre. En suivant la troupe, il le dévidait.

4. Au milieu du bois, le père leur dit: « Allez faire vos charges! » Et puis lui s'en revint à la maison par un autre chemin.

Quand les enfants revinrent, ils furent bien étonnés de ne plus voir leur père. Mais le Petit Poucet leur dit: « Venez avec moi! » Il retrouva le fil qui leur marquait un beau chemin.

5. Ils rarrivèrent à la maison un peu après leur père, qui dit à sa femme: « Demain, je les mènerai plus loin! »

lõ lādmē ẽ lē rəmənẽ²⁰⁶) ǎn-ī ātr yñā. mē ǎ pēt̃xē, lõ pt̃ẽ pñēsā dyẽ ǎ s̃ẽ mēr d' yō b̃eyiō dī pē, ẽ p̃œ ẽ dyẽ ǎ s̃ẽ fr̃er d' f̃er k̃õm lū: l'ũ ẽpr̃ẽ l' ātr ẽl ẽmyāt̃en yõt p̃ẽ dr̃iō yō.

t̃z̃ẽ ẽ f̃œn brāmā lw̃ẽ, lõ p̃er yō dyẽ d' l'ẽt̃adr lī, ẽ p̃œ ẽ lē l̃ex̃ẽ ẽ s' ǎ ṽñẽ ẽ l' õtā. ẽ tr̃õṽẽ s̃ẽ f̃ān k̃õ pñ̃õr̃ẽ.

6. p̃õ s̃ĩ k̃õ s̃ĩ, l̃ez-ǎf̃õ f̃œn pr̃aj̃ũ; l̃ez-õj̃ẽ ẽṽĩ m̃edj̃iō l̃ẽ myāt̃ d̃õ p̃ẽ. ẽ n' s̃ẽtx̃õn ərtr̃õṽẽ²⁰⁷) yõt t̃xm̃ĩ. l̃ẽ ñõ vñẽ; ẽl ẽṽĩ p̃āvũ.

ǎm̃ẽ l̃ẽ ñõ, ẽ vw̃äỹen ẽn ʒ̃er̃ās²⁰⁸); ẽ s' ǎn-ǎl̃en k̃õtr ẽ tr̃õṽen ẽn pt̃et̃ m̃āj̃õ k' ẽ pr̃ñ̃en p̃õ ẽn m̃āj̃õ d' tx̃er-b̃õñiō.

7. ẽ k̃āk̃en; l̃ẽ f̃ān õvr̃ẽ. l' f̃ũõ ẽt̃ẽ ǎ fw̃ẽ; ẽl r̃õt̃ex̃ẽ ẽn b̃er̃b̃ĩ. ẽ ỹĩ dm̃ed̃en ẽ k̃ũtx̃iō; m̃ẽ ẽl yō dyẽ k'ẽl n' s̃er̃ẽ, k' s̃õn-ǎn ẽt̃ẽ l'og̃re, k' ẽ l̃ẽ m̃edj̃ar̃ẽ. ẽ ỹĩ dỹen k̃õ nñẽ.

ẽl l̃ẽ b̃õt̃ẽ d̃ẽ ī gr̃õ t̃x̃ũṽẽ k' ẽt̃ẽ x̃ũ l' ẽgr̃ẽ, ṽũ dr̃am̃ĩ d̃ẽ ĩn-ǎtr l̃ẽ s̃et̃ b̃ẽxñāt̃ d̃õ l'og̃re.

8. lõ pt̃ẽ pñēsā k' n' ẽt̃ẽ p' x̃ĩ b̃et̃ k' s̃ẽ k̃ep̃ l' m̃õtr̃ẽ, pr̃ẽz̃ĩm̃ẽ²⁰⁹) k' ẽl ẽṽĩ d̃ẽ k̃õr̃ān x̃ũ yō t̃et̃.

vw̃ās̃ĩ k' l'og̃re rṽñẽ. t̃õt̃-ǎn-ǎtr̃ẽ ẽ dỹẽ: ẽ ʒ̃er̃ l̃ẽ tx̃iō fr̃āt̃x! — õ d̃ẽ nñẽ, dỹẽ l̃ẽ f̃ān; m̃edj̃õ ẽ p̃œ ṽẽ dr̃am̃ĩ!

Le lendemain il les remena à un autre lieu. Mais en partant, le Petit Poucet dit à sa mère de leur donner du pain, et puis il dit à ses frères de faire comme lui: l'un après l'autre ils émietèrent leur pain derrière eux.

Quand ils furent très loin, le père leur dit de l'attendre là, et puis il les laissa et s'en revint à la maison. Il trouva sa femme qui pleurait.

6. Pour ce coup-ci, les enfants furent perdus; les oiseaux avaient mangé les miettes de pain. Ils ne surent retrouver leur chemin. La nuit venait; ils avaient peur.

Au milieu de la nuit, ils virent une clarté; ils s'en allèrent contre et trouvèrent une petite maison qu'ils prirent pour une maison de charbonnier.

7. Ils frappèrent; la femme ouvrit. Le feu était au four; elle rôtissait une brebis. Ils lui demandèrent à coucher; mais elle leur dit qu'elle ne saurait, que son homme était l'ogre, qu'il les mangerait. Ils lui dirent que non.

Elle les mit dans un grand cuveau qui était sur l'escalier, où dormaient dans un autre les sept fillettes de l'ogre.

8. Le Petit Poucet qui n'était pas si bête que sa cape le montrait, prit garde qu'elles avaient des couronnes sur leurs têtes.

Voici que l'ogre revint. Tout en entrant, il dit: « Il sent la chair fraîche! — Oh! non, dit la femme; mange et va dormir! »

²⁰⁷) Remarquer cette prosthèse de l'ə, assez fréquente dans nos patois. Le français populaire la fait aussi: əl' dix ed' pique! = *Le dix de pique*. (Voir ci-dessous XV § 5 ẽn ər̃ṽr̃.) — ²⁰⁸) Littéralement: une *clairance*; du verbe ʒ̃er̃iō = 1° sentir, flairer, Vd. x̃er̃iō. x̃er̃ st̃õ r̃õz̃ k̃õm ĩ x̃er̃ b̃õ = *sens cette rose comme elle sent bon*. (Voir ci-dessous § 8: ẽ ʒ̃er̃ l̃ẽ tx̃iō fr̃āt̃x!) 2° clairer, éclairer. Guélat donne ʒ̃er̃ẽ dans les deux sens. Quant à ʒ̃er̃ās, il n'indique que: *odorat, fin nez*. Biétrix n'a pas ʒ̃er̃ās; mais le mot n'en est pas moins usité dans le sens de *clarté, lueur*. — ²⁰⁹) Le mot que j'ai déjà expliqué *Arch. III* p. 264, str. 18 signifie: *prendre garde, faire attention, remarquer*.

ĕ dyĕ ĕdĕ: ĕ ʒĕr lĕ txiā frātx pĕ xī!

9. ĕ sĕ ryovĕ, ālĕ sĕ txĕdĕl txŭ l'ĕgrĕ; ĕ sātĕ dĕ lĕ prēmīā txŭvĕ dĕ kĕrān; ĕl ālĕ dĕ l'ātrĕ, ĕ sātĕ dĕ kăp. ĕl ĕgĕrdjĕ sĕ bĕxnāt, lĕ mĕdjĕ ĕ pĕ rālĕ ā yĕ, ĕ pĕ rĕxĕ, rĕxĕ...

lĕ fān sĕ yovĕ. txĕ ĕl vwāyĕ lĕ sĕr d'sĕ bĕxnāt, ĕl rĕvwāyĕ lĕ būābā, n' kĕprānĕ p' pĕkwā sĕn-ān ĕvĕ mĕdjĕ sĕ bĕxnāt ĕ pĕ lĕxiā sĕ būābā.

mĕ lĕ ptĕ pŭsā s'ĕtĕ ryĕvĕ, ĕvĕ prĭ lĕ kĕrān ĕ bĕxnāt, yĕz-ĕvĕ vĕtĭ lĕ kăp,²¹⁰ ĕ bĕtĕ lĕ kĕrān ā sĕ frĕr.

10. lĕ fān yĕ dyĕ dĕ vĭt pĕtxĭ. ĕl lĕ bĕtĕ txŭ l' bĕ txmĭ, yĕ swĕtĕ bĕ rtŭr ĕ l'ĕtā, ā yĕ rkĕmĕdĕ d' vĭt ālĕ ĕ dĕ nĕ s' pĕ ĕmŭzĕ ā txmĭ.

lĕ būābā rĭtĭ. lĕ ptĕ pŭsā n' lĕ sĕvĕ xĕdr.

11. L'ogre s' rĕvwāyĕ. txĕ ĕ vwāyĕ kmā ĕ s'ĕtĕ trĕpĕ, ĕ dyĕ: xī vrĕ k'ĭ sĕ ĭ bĕ kĕyā, ĭ lĕ vĕ rĕtrĕpĕ!

ĕ vĕtĕ²¹¹ sĕ *bottes de sept lieues*. txĕ l' ptĕ pŭsā l' vwāyĕ vnĭ, ĕ grĕpnĕ²¹² txŭ ĩn-ĕbr. ĕ fzĕ drwā ĭ txā djĕ. l'ogre ĕvĕ txā. ĕl ĕtĕ sĕl; ĕ s' kŭtxĕ dĕ l'ĕbr, ĕ pĕ ĕkmĕsĕ ĕ rĕxiā.

12. lĕ ptĕ pŭsā dĕxādĕ d' l'ĕbr, ĭ prānĕ sĕ bĕt, lĕ vĕtĕ; dĕ dŭā pĕsĕ²¹³ ĕ fĕ ĕ l'ĕtā. sĕ frĕr vnĭ d'ĕrĭvĕ.

Il disait toujours: « Il sent la chair fraîche par ici! »

9. Il se releva, alla sans chandelle sur l'escalier; il sentit dans le premier cuveau des couronnes; il alla dans l'autre, il sentit des bonnets. Il égorgea ses fillettes, les mangea et puis ralla au lit, et puis ronfla, ronfla...

La femme se leva. Quand elle vit le sort de ses fillettes, elle réveilla les garçons, ne comprit pas pourquoi son homme avait mangé ses filles et (puis) laissé ces garçons.

Mais le Petit Poucet s'était relevé, avait pris les couronnes aux fillettes, leur avait mis les bonnets, et mis les couronnes à ses frères.

10. La femme leur dit de vite partir. Elle les mit sur le bon chemin, leur souhaita bon retour à la maison, en leur recommandant de vite aller et de ne se pas amuser en chemin.

Les enfants couraient. Le Petit Poucet ne les pouvait suivre.

11. L'ogre se réveilla. Quand il vit comment il s'était trompé, il dit: « [Aus]si vrai que je suis un bon couillot, je les veux rattraper! »

Il mit ses bottes de sept lieues. Quand le Petit Poucet le vit venir, il grimpa sur un arbre. Il faisait justement un jour chaud. L'ogre avait chaud. Il était fatigué; il se coucha sous l'arbre et puis commença à ronfler.

12. Le Petit Poucet descendit de l'arbre, lui prit ses bottes, les mit; en deux pas, il fut à la maison. Ses frères venaient d'arriver.

²¹⁰ Le mot *kăp* (All. *Kappe*) a conservé sa forme allemande et n'est pas devenu *kĕp*. — ²¹¹ Remarquer ce mot *vĕtĭ*, dans le sens de *mettre*; p. ex.: *vĕtĭ sĕ bĕt*; *vĕtĭ sĕ kăp* = mettre son bonnet. (Voir ci-dessus § 9.) — ²¹² Pour *grimper*, le patois dit: *grĭpĕ* ou *txĕtnĕ*; l'Ajoie a aussi *grĕpnĕ*. (Cf. N^o XVI § 6.) — ²¹³ Littéralement: *une passée*, c'est-à-dire: *une enjambée*, un *grand pas*. Il signifie aussi les *traces*, les *vestiges*, les *empreintes* laissées sur le sol. *ā vwā sĕ pĕsĕ dĕ lĕ nvā* = *On voit ses empreintes dans la neige*.

lë mër ẽtë bñärüz d' lë rvüä. ẽ
vädën lë bõt ä büäb dī rwä. ẽl ẽn
brämä dë sü pō ẽtxtë dī pë.

ẽ pēsën lë rëst d' yō djō tō ä-
swän, ẽ pë bñärü.

lë krōyā ānë nō dūrā p' ẽdë!

(M^{me} B. Pheulpin, buraliste postale, Miécourt.)

La mère était bienheureuse de les
revoir. Ils vendirent les bottes au
fils du roi. Ils eurent beaucoup de
sous pour acheter du pain.

Ils passèrent le reste de leurs jours
tous ensemble et puis bienheureux.

Les mauvaises années ne durent
pas toujours !

XV. lë fōl d' byëttx rōz ẽ d'
rōz rüdj.²¹⁴)

1. ä bë mwätā d'ī bō, dë ẽn ptët
mājñät, dmōrë ẽn pūr vāv ẽvō së
dūä djñon bëxät k' s'ẽplī byëttx rōz
ẽ rōz rüdj. ẽ vëtχī pūrēmā mē
qnëtmā.

byëttx rōz ẽdë së mër dë lō mē-
nëdj, ẽ rōz rüdj nōrixë lë txvrät, l'
ẽñälä, ẽ s'ẽmüzë vō²¹⁵) le türtärël
pärtxīä txū ī trōtxä drīä lō fñä.²¹⁶)

2. lë dūä söärät s'ẽmī brämä; ẽl
sō tñī ẽdë pë lë mē tχë ẽl äli fō.

byëttx rōz dyë ä së söer:

— djmë nõ sëpärë! ẽ rōz rüdj yī
rëpōjë:— nõ sëpärë djmë! ẽ lë mër
dyë: *Amen!*

ẽ fā k'ī vō dyœx k' sōsī s' pēsë
dī fā dë djñë ẽ dë djñätx.

3. ī bë swä d'üvīä, s'ëtë kötr lë
nā, ān-ōyō²¹⁷) kākë ä lë pūätx. lë

La fôle de Blanche-Rose et de
Rose-Rouge.

(Patois de Miécourt.)

1. Au beau milieu d'un bois, dans
une petite maisonnette, demeurait une
pauvre veuve avec ses deux jeunes
filles qui s'appelaient Blanche-Rose
et Rose-Rouge. Elles vivaient pau-
vrement mais honnêtement.

Blanche-Rose aidait sa mère dans
le ménage et Rose-Rouge nourrissait
la chevrette, l'agnelet, et s'amusait
avec la tourterelle perchée sur un
tronc derrière le (fourneau) poêle.

2. Les deux sœurettes s'aimaient
beaucoup; elles se tenaient toujours
par la main quand elles allaient de-
hors.

B.-R. disait à sa sœur:

— Jamais nous séparer! Et R.-R.
lui répondait: Nous séparer jamais!
Et la mère disait: Amen!

Il faut que je vous dise que ceci
se passait du temps des sorciers et
des sorcières.

3. Un beau soir d'hiver, c'était
contre la Noël, on entend frapper à

²¹⁴) Cf. le conte de Grimm, N° 161: *Schneeweisschen und Rosenrot*. —

²¹⁵) Cette élision *vō* = *ẽvō* n'est pas fréquente et m'est inconnue en dehors
de Miécourt (Cf. N° XVIII § 1). — ²¹⁶) Le mot *fñä* ou *fwëñä* (A.j.) et *fjörnä*
(V.d.) (L. *furnu* + *ittu*) désigne le poêle d'une chambre, appelé *fourneau* dans
toute la Suisse romande. — ²¹⁷) Remarquer cette syllepse que j'ai déjà rele-
vée (Cf. *Arch.* III p. 240 note 2): le verbe se mettant au pluriel après *on* (*ä*)
et s'assimilant en — *ō*. *Il entend* = *ẽl ō*; *ils entendent* = *ẽl-ōyā*; *on en-
tend*: *än-ōyō*.

mēr älĕ ǫvīā. s'ētĕ ī bĕ txvrǫ k' pōtxĕ ā yūā d'ĕkūān ī bĕ bō.²¹⁸⁾

lĕ sĕrāt grūlī dĕ yō pĕ d' pāvū; mē lĕ mēr yō dyĕ k'ĕ n'y ĕvĕp' ĕ grūlĕ; ĕ dyĕ sōlī ā pānĕ lō bĕ ĕnimā tō pyĕ d' nādĵā. ĕl rĕtūĵĕ l'ĕtr²¹⁹⁾ ĕ l'fzĕ sō kūtĵiā prĕ dī fūā xĕ ĕ txādā.²²⁰⁾

4. tōt-ā mĕtī, ĕl yī ǫvrĕ lĕ pūātx, ĕ d'ī kō ĕ rfōĕ dĕ l'bō. tō l'ūvīā ĕ rvānĕ s'ĕtxādĕ t xĕ ĕ fzĕ trō frĕ.

ī djō lĕ dūā sĕrāt rĕmĕsī dī bō. ĕl ǫyĕn būdjīā driā ĕn grōs rĕsnĕ²²¹⁾; ĕ vwāyĕn ī ptĕ l'ān k'ĕvĕ ĕn grōs bĕrb kō s'ātxvātrĕ dĕ lĕ mūrīā.²²²⁾

ĕ pōtxĕ ī sĕ pyĕ d' pīār prĕsyōz kō ryūī ā sōrĕyā.

ĕ dyĕ: — byĕtx rōz, vī vā mwā, ī t' bĕyā sĕ trĕzūā.

rōz rūdj lĕ rtānyĕ ā dyĕ: — djmĕ nō sĕpārĕ! — nō sĕpārĕ djmĕ! dyĕ byĕtx rōz. lĕ dūā sĕrāt s'ā ritĕn ā l'ōtā.

5. īn-ātr djō lĕ dūā sĕrāt s'ān-ālĕn pātĵiā dĕ ĕn ǫrvīār kō kūlĕ dĕ lō bō. ĕ rvwāyĕn lō ptĕ l'ān k' tīrĕ ī sĕ fō dĕz-ĕdjō ā djūrĕ.

— byĕtx rōz, vī m'ĕdīā! k'ĕ kryĕ. s'ētĕ dĕ pĕrl k' ryūī ā sōrĕyā.

— djmĕ nō sĕpārĕ! dyĕ rōz rūdj, ĕ pōĕ ĕ s'āfūĕn ā l'ōtā.

la porte. La mère alla ouvrir. C'était un beau chevreuil qui portait au lieu de cornes un beau bois.

Les sœurs tremblaient dans leur peau de peur; mais la mère leur dit qu'il n'y avait pas à trembler; elle dit cela en essuyant le bel animal tout plein de neige. Elle attisa l'âtre et le fit se coucher près du feu clair et bon chaud.

4. Tout au matin, elle lui ouvrit la porte, et d'un saut il refut dans le bois. Tout l'hiver il revenait se chauffer quand il faisait trop froid.

Un jour les deux sœurs ramassaient du bois. Elles ouïrent bouger derrière de grosses racines; elles virent un petit homme qui avait une grosse barbe qui s'enchevêtrait dans les (mûriers) ronces.

Il portait un sac plein de pierres précieuses qui reluisaient au soleil.

Il dit: Blanche-Rose, viens vers moi, je te donne ces trésors.

Rose-Rouge la retint en disant: — Jamais nous séparer! — Nous séparer jamais! dit Blanche-Rose. Les deux sœurs s'encoururent à la maison.

5. Un autre jour les deux sœurs s'en allèrent pêcher dans une rivière qui coulait dans le bois. Elles revirent le petit homme qui tirait un sac (hors) des ajoncs en jurant.

— Blanche-Rose, viens m'aider! qu'il cria. C'étais[en]t des perles qui brillaient au soleil.

— Jamais nous séparer! dit Rose-Rouge, et puis elles s'enfuirent à la maison.

²¹⁸⁾ Ce chevreuil n'avait pas des *cornes*, mais un *bois* comme le cerf. — Remarquer comme la tradition diffère ici du conte de Grimm; dans ce dernier conte, c'est un *ours* qui arrive. — ²¹⁹⁾ *rĕtūĵĕ l' fūā* ou *l'ĕtr*, c'est le mot habituel pour dire *aviver le feu, l'attiser*. — ²²⁰⁾ C'est le diminutif de *txā* (*cal'du + ittu*), pour indiquer que le feu est bon chaud. — On a aussi le substantif: *ī txādā*, dans l'expression *bōtĕ ī txādā ān-īn-āfĕ* = *mettre une enveloppe chaude aux pieds d'un enfant en le couchant*. — ²²¹⁾ Littéralement une *racinée* (*radicinam + ata*). — ²²²⁾ Comme dans le français populaire *lĕ mūr* et *l'mūrīā* = la *mère* et le *mûrier* désignant la *ronce* (*rubus idaeus*).

6. ĩ ātr djǒ lē dūā djũān bēxāt s'ān-ālēn ē frēz txũ lē rǒtxĕ.²²³) ĕ vwāyēn lǒ ptĕ l'ān, k'ēvĕ sī kō ĩ grō sĕ d'lōyā d'ūā k'ĕ kōtĕ ā sǒrĕyā.

— byĕtx rōz, vī vā mwā! mĕ fūā-txũn²²⁴) ā pǒ twā.

ā mēm mōmā lǒ txvrǒ vñĕ pĕ drīā, ĕ d'ĭ kō d' sē bō l'fǒtĕ ēvā lē rǒtx. ĕ fǒ tχũĕ xũ lǒ kō.

7. ĕxtǒ lǒ txvrǒ fǒ txĕdjīā ān-ĭ bē djũān prīs; sēz-ĕyō ǎryũ ā sǒrĕyā.

ĕ kǒnĕ vō ĕn kǒnāt d'ōā: tǒ lǒ bō fǒ pyē dā txsũ, d'vālā, d'sĕrvĕt ĕ d'tǒ pyē d'ātr djā. ĩ bēl-ĕkĭpĕdjā s'trǒvĕ ĩ, ĕvō kĕtr byē txvā.

ĕ fzĕ ĕ mōtĕ byĕtx rōz ĕ rūdj rōz, ĕ pǒ ĕ vñēn vā lē mĕr. lǒ prīs dmĕ-dĕ byĕtx rōz ā mĕryĕdjā.

rōz rūdj dyĕ: — nǒ sĕpārĕ djmĕ! lǒ prīs s'bǒtĕ ĕ rīr ĕ yĭ dyĕ: djmĕ nǒ sĕpārĕ! tǒ srĕ lĕ tān d'mō frĕr.

8. ĕ yō rĕkōtĕ kmā k'ĕl ētĕ ĕvũ txĕdjīā ā txvrǒ pĕ lǒ ptĕ l'ān, k'ĕtĕ ĩ djnĕ, ĩ djǒ d' txōs, pǒ yĭ pār sĕ fūātxũn ĕ vũlĕ sĕ trēzūā.

lē nās dūrĕn tχĭz djǒ. dĕ tǒ l' pĕyĭ s' fǒ dĕ rĕdjwĕyĕxēs tā k'ān-ā pĕl ākǒ ā djǒ d'ādjdǒ.

6. Un autre jour les deux jeunes filles s'en allaient aux fraises sur les rochers. Elles revirent le petit homme, qui avait (ce coup) cette fois un sac de louis d'or qu'il comptait au soleil.

— Blanche-Rose, viens vers moi! ma fortune est pour toi.

Au même moment le chevreuil vint par derrière, et d'un coup de ses bois, il le lança en bas la roche. Il fut tué sur le coup.

7. Aussitôt le chevreuil fut changé en un beau jeune prince; ses vêtements reluisaient au soleil.

Il (cornea) sonna avec une cornette d'or: tout le bois fut plein de chasseurs, de valets, de servantes et de (tout plein) quantité d'autres gens. Un bel équipage se trouvait là, avec quatre chevaux blancs.

Il fit (à) monter Blanche-Rose et Rouge-Rose, et puis ils vinrent vers la mère. Le prince demanda Blanche-Rose en mariage.

Rose-Rouge dit: — Nous séparer jamais! Le prince se mit à rire et lui dit: — Jamais nous séparer! Tu seras la femme de mon frère.

8. Il lui raconta comment (qu')il avait été changé en chevreuil par le petit homme, qui était un sorcier, un jour de chasse, pour lui prendre sa fortune et voler ses trésors.

Les noces durèrent quinze jours. Dans tout le pays, ce fut des réjouissances telles qu'on en parle encore (au jour d') aujourd'hui.

[Mme Bertha Pheulpin, buraliste postale, Miécourt.]

²²³) Pour *roche*, le patois dit *ruĕtx* (Aj.) et *rǒtx* (Vd.); le *rocher* = *v' rǒtxĕ*; *dĕ grō rǒtxĕ* = *de gros rochers*. — ²²⁴) Le mot *fūātxũn* ou *fǒātxũn* est ajoulot; le vadais dit: *fǒrtũn*.

XVI. lë fôl dĩ südê *La Ramée*.^{224a)}La fôle du soldat La Ramée.
(Patois de Miécourt.)

1. tʒē lõ südê *La Ramée* ǽ finĩ sō tā, ǽ s'ā rvəñê dē sō pëyĩ. ā trā-vaxē ĩ bō, ǽ vwäyë ĩ lü k' fādê dĩ bō.

1. Quand le soldat La Ramée eut fini son temps, il s'en revenait dans son pays. En traversant un bois, il vit un loup qui fendait du bois.

— ǽlǽrm²²⁵⁾! yĩ dyët-ǽ, kə t' n'ǽ dyēr dā djǽ²²⁶⁾ pō fādr dĩ bō. ǽtǽ vüər, k' ĩ t' vǽ mōtrē kǽm ā fē!

Alarme! lui dit-il, (que) tu n'as guère de (jet) façon pour fendre du bois. Attends voir, (que) je te veux montrer comme on fait.

ǽ fyë ĩ kō d' ǽtxāt txü l' trōtxä kə s' fādê ā drwät lēñ, ǽ pǽ ǽ dyë ā lü: bōt vüər ĩ pō tē pēt dē stə fāt.

Il frappa un coup de hachette sur le tronc qui se fendit en droite ligne, et puis il dit au loup: Mets voir un peu ta patte dans cette fente.

tʒē lõ lü ǽ bōtē sē pēt ǽ rōtē sōn-ǽtxāt, ǽ pǽ lõ lü fǽ pri dē l'ǽtxēn,²²⁷⁾ ǽ pǽ *La Ramée* s'ā ä'ǽ ā ʒōtrē.

Quand le loup eut mis la patte, il (r)ôta sa hachette, et puis le loup fut pris dans la bûche, et puis La Ramée s'en alla en sifflant.

2. ĩ pō pü lwē, ǽ trǒvë ĩ rnē k' räv wētē ĩ slējia.

2. Un peu plus loin, il trouva un renard qui regardait un cerisier.

— ǽ! k'ās tə räv wēt, vëyə brēs²²⁸⁾? yĩ dyë *La Ramée*.

— Eh! qu'est-ce [que] tu regardes, vieille branche? lui dit La Ramée.

— ǽ dē²²⁹⁾! ĩ räv wēt sē slīaj, ǽ pǽ ĩ n' sē p' kmā fēr pō pǒyë lē mēdjia.

— Parbleu! je regarde ces cerises, et puis je ne sais pas comment faire pour pouvoir les manger.

— ǽtā k'ĩ t' vǽ xikē²³⁰⁾!

— Attends (que) je te veux installer.

La Ramée prāñǽ ǽnə grād pīər-txāt,²³¹⁾ ǽl āpītʒǽ²³²⁾ lõ rnē ā bü, ǽ pǽ lë drāsë dē lõ slējia.

La R. prit une grande perche, il (empiqua) embrocha le renard au bout et puis la dressa dans le cerisier.

^{224a)} Cette *fôle* n'a, sauf le nom du héros, aucun rapport avec le conte populaire du « sac de La Ramée » (Cf. R. KÖHLER, *Kleinere Schriften* t. I, p. 83). Le commencement correspond à celui du „Wunderlicher Spielmann“ chez GRIMM, N° 8. — ²²⁵⁾ Littéralement: *Alarme!* Mot habituel pour crier: *au secours!* (Arch. IV p. 19, note 6); mais il s'emploie aussi pour marquer une grande surprise, un profond étonnement: *ǽlǽrm, mǽz-ǽmi!* — ²²⁶⁾ Ce mot *djǽ* a deux sens: 1° *façon, allure; ǽvuä dĩ djǽ.* 2° *frayeur; pōrtē djǽ ǽ pavü* (Cf. *Pan.* 372). — ²²⁷⁾ Littéralement *échine* = *bûche de bois*. On a aussi les mots: *trōtx (d'nā)* = *bûche (de Noël)* et *trōtxä* = *tronc, bûche*. (Cf. ci-dessus XV § 1.) — ²²⁸⁾ Ce mot d'argot parisien: *Ma vieille branche* = *mon viel ami*, est tout moderne et n'est pas patois. — ²²⁹⁾ Littéralement: *Eh! Dieu!* = *parbleu!* — ²³⁰⁾ Cf. Arch. VII p. 243, N° 173 note 1. Ici le mot *xikē* a le sens d'*arranger, installer, établir commodément*. — ²³¹⁾ Remarquer le diminutif *pīər-txāt* = *perchette* accompagné de l'adjectif *grand*: *Une grande petite perche*; c'est que ce diminutif se rapporte non pas à la *longueur*, mais à l'*épaisseur* de la perche: une *perche mince et longue*, — ²³²⁾ Littéralement: *empiquer* = *embrocher, empaler*.

— ę bī, dyę lǫ rnę, dā ddō ī lę
rāvwtō ān-ęmō; mītnę, ī lę pǫ
ravwtō ān-ęvā.²³³)

— bāvñę²³⁴)! yī dyę lǫ sūdę, ę
pǫ ę s'ān-ālę.

3, tẏę ęl ęrivę dę lę vęl, ā yī
dyō kǫ l' rwǫ ęvę prǫmī sę bęxāt ā
stū k' n' ę²³⁵) djmę ęvū pāvū.

ęl ālę vā l' rwǫ pǫ yī dīr k'ę n'
ęvę djmę ęvū pāvū.

ę trǫvę ākǫ ĩn-ātr kǫ y' ālę pǫ
lǫ²³⁶) mēm ęfęr.

ę yī dyę: — ātr lǫ prēmīa. sǫ
k'ę fzę.

ā revñę ę yī dyę:

— ę m'ę fę ę tīrīa sę bęrb ā
mǫtō,²³⁷) ę pǫ ā mēm tā ę m'ę fę:
kwā! ī sę²³⁸) rsātę, ę pǫ vwālī k'ī
ę pǫrjū.

La Ramée sǫ dyę: ĩn-ān ęvtxī ā
vā dū! ę pǫ ęl-ātrę.

4. lǫ rwǫ yī dyę: tǫ n' ę djmę
ęvū pāvū? — ǫ k'nānī! y'ę fę trāt-
xę kǫpęñ; y'ę pū d' sǫ byāsūr. ī n'
sę p' dǫ kwā ī pǫrǫ bī ęvǫ pāvū.

lǫ rwǫ yī dyę: tīr mǫ lę bęrb ā
mǫtō! — sǫ k'ę fzę ęvǫ. ī kǫrędjǫ
dǫ sūdę.

lǫ rwǫ tẏūdę bī fęr: kwā! mę
La Ramée n' brǫtxę p'.

5. lǫ rwǫ s' vwǫyę prī, mę ę yī
dyę k' pǫ ęvǫ sę bęxāt, ę fayę
kūtxīa ęvǫ ī lyō, k' ęprę ā frę lę nās.

lǫ sūdę fǫ d'ękūa, mę ę dmędę
ākǫ lę pęrmīsyō d'ālę ā lę vęl. ęl

— Eh! bien, dit le renard, depuis
dessous, je les regardais (en) en-haut;
maintenant je les peux regarder (en)-
en bas.

— Bienvenu! lui dit le soldat, et
puis il s'en alla.

3. Quand il arriva dans la ville,
on lui dit que le roi avait promis sa
fille à celui qui n'a jamais eu peur.

Il alla vers le roi pour (y) lui dire
qu'il n'avait jamais eu peur.

Il trouva encore un autre qui y
allait pour la même affaire.

Il lui dit: — Entre le premier.
Ce qu'il fit.

En revenant, (il) l'autre lui dit:

— Il m'a fait (à) tirer sa barbe
au menton, et puis en même temps,
il m'a fait: Couâ! Je suis ressauté,
et puis voilà que j'ai perdu.

La Ramée se dit: Un homme averti
en vaut deux! Et puis il entra.

4. Le roi lui dit: Tu n'as jamais
eu peur? — Oh! que nenni! J'ai fait
trente-six campagnes; j'ai plus de
cent blessures. Je ne sais pas de
quoi je pourrais bien avoir peur.

Le roi lui dit: Tire-moi la barbe
au menton! — Ce qu'il fit avec un
courage de soldat.

Le roi crut bien faire: Couâ! Mais
La Ramée ne broncha pas.

5. Le roi se vit pris, mais il lui
dit que pour avoir sa fille, il fallait
coucher avec un lion, qu'après on
ferait la noce.

Le soldat fut d'accord, mais il de-
manda encore la permission d'aller

²³³) ān-ęmō, ān-ęvā = litt. *en amont, en aval*. Le frç. populaire dit
aussi: *en-en haut, en-en bas* (Cf. *Arch. III* p. 274, N° 7, note 2. 3.) —

²³⁴) bāvñę (*bǫ = bī*) littér.: *bien venant = bienvenu*; d'où le subst. lę *bāvñęs*,
ou *bīvñęs* = la *bienvenue*. — ²³⁵) *Celui qui n'a* = qui *n'aurait*. — ²³⁶) Lit-
tér.: *le même affaire*. Comme dans le frç. populaire, le mot *affaire* est très
souvent *masculin*. — ²³⁷) Le patois a le même mot: *mǫtō* pour désigner le
mouton ou le *menton* (Cf. *Arch. IV* p. 9, note 4). — ²³⁸) J'ai déjà souvent
relevé le fait que sous l'influence de l'allemand, un grand nombre de verbes
intransitifs patois se conjuguent avec l'auxiliaire *ętr*: *ī sǫ rītę* (*ich bin ge-*
laufen), *j'ai* (*je suis*) *couru*; *ī sǫ rsātę*.

älë ętxtē tō sō k'ę pōyē bōtē dē sē
bęgāt dā bōbō, d'*biscuits*, d'tōt sūətx
d'ęfēr k'ę bęyę d' *temps en temps* ā
lyō.

6. pęr vā lē kętr dī mętī, lō lyō
yī dyę k'ęl lō vlē mędjā. lō sūdę yī
rępōję k'ę vlī ī pō s'ęmüzē dvē,²³⁹⁾
k'ęl ętē ędę prū tō d' fēr stā bęzēñ lī.

lō lyō yī dmędę: ā kę djūā? —
kōñā-t' lā djūā dā tīr-kūā? — dę
nyā! — ę bī! ī t' lō vę ępār.

prēmīā²⁴⁰⁾, grępīn āsō lę djōl; tχē ę
yī fō, ę tīrę ęn kūādj d'sę bęgāt, yī
fīslę lę kūā ęprę ęn gātr,²⁴¹⁾ ę s'ān-
älę ā χōtrē dmedę lę bęxāt ā rwā
pō sę fān.

7. lō rwā dęxę yī bęyā. ę yō
bęyę ākō ī sę d' lōyā d'ūā, ę lęz-
āvęyę fēr yōt tō d'nās.

ę s'ęrātęn txū ęn mōtęñ, lęvū lō
lyō, lō rnę, lō lū ęn bī pāvū d'lęz-
ālę sūrpar. ę s'āfūęn x' lwē k'ā n'
lęz-ō pū djmę rvū.

à la ville. Il alla acheter tout ce
qu'il put mettre dans ses poches de
bonbons, de biscuits, de toutes sortes
d'affaires qu'il donna de temps en
temps au lion.

6. (Par) Vers les 4 [heures] du
matin, le lion lui dit qu'il le voulait
manger. Le soldat lui répondit qu'ils
voulaiient un peu s'amuser aupa-
ravant, qu'il était toujours assez tôt
de faire cette besogne-là.

Le lion lui demanda: A quel jeu?
— Connais-tu le jeu de tire-queue?
— Ma foi non! — Eh! bien, je te le
veux apprendre.

D'abord, il grimpe au sommet de
la cage; quand il y fut, il tira une
corde de sa poche, lui ficela la queue
après (un treillis) un barreau, et s'en
alla en sifflant demander la fille au
roi pour sa femme.

7. Le roi dut [la] lui donner. Il
leur donna encore un sac de louis d'or,
et les envoya faire leur tour de noces.

Ils s'arrêtèrent sur une montagne,
où le lion, le renard et le loup eurent
bien peur de les aller surprendre. Ils
s'enfuirent si loin qu'on ne les a plus
jamais revus.

[Mme Bertha Pheulpin, buraliste postale, Miécourt.]

XVII. lęfōl d'lęvādjuz d'üeyā.^{238a)}

La fôle de la gardeuse d'oies.

(Patois de Miécourt.)

1. ę y ęvę ęn fwā ęn vęyā bwęn
fān k' vętyę vō sęz-ūayā ā mwātā
d'ī bō.

tō lę mętī, ęl s'ān-älę ā bō, brālō-
brālī; ęl rēmęsę d' l'īərb pō sęz-ūayā
ę pę lę ptę frū dę bō, ę pę ęl rę-
pōtxę tō sōlī xū sō dō.

1. Il y avait une fois une vieille
bonne femme qui vivait avec ses oies
au milieu d'un bois.

Tous les matins, elle s'en allait
au bois, branlon-branlin; elle ramas-
sait de l'herbe pour ses oies et puis
les petits fruits des bois, et puis elle
rapportait tout cela sur son dos.

^{238a)} cf. GRIMM N° 179: *Die Gänsehirtin am Brunnen*. — ²³⁹⁾ Le mot
dvē est ici adverbe = auparavant. Même sens que le vieux frç.: *ci-devant*,
comme devant, etc. — ²⁴⁰⁾ Remarquer ce *prēmīā* pris aussi comme adverbe
= *premièrement*. — ²⁴¹⁾ Le mot *gātr* (allemand suisse *Gatter*) = une *grille*,
un *grillage*, un *treillis*. Pris ici dans le sens de *barreau (de la cage)*.

əl-ētē bī ɛvñēt ɛvō tō lō mōd k'əl
rākōtrē; mē lē djā n'ēmī p' ɛ lē trō-
vē xū yōt txmī; ā kōtrēr, ɛl ɛmī mō
fēr ī grō dētō, pōx k'əl ɛvī tō l'idēa
k' s'ētē ɛn djnātxə.

2. ī djō d'bē sōrēyə, ī bē djūən
ān pēsē lō bō; lē trōvē ɛkərpīa kə
kōpē d' l'iarb; ā lō d'lēa²²⁴) ɛtī dū
pēnīa d' pōm ɛ pwār sāvēdjə.

— ɛ! lē mēr, yī dyēt-ɛ, kmā vlē
vō āpōtxē tō sōlī?

— ɛ fā bī, djūən-ān, xū mō dō.
lēz-āfē d' rētx n' kōñɛxā p' sī mā lī.

— ɛl ā vrē k' mō pēr ā ī rētx
kōt; mē ī vō vōe bī ɛdīa ɛ pōtxē vōt
txērdjə.

3. lē veyə n'ētādē p' sō rēxt; ɛl
y ɛtētɛxē sō sē xū l'dō, yī pādē sē dū
pēnīa ā sē mē.

txē ɛ s' sātē txērdjā, ɛl ɛrē bī
vōyū ɛtr ɛ l'ōtā; mē lē veyə s'mōkē
d'lū ā l'ɛtxōyē.²²⁵) ɛ xūē dē grōs
gōt!

lē veyə kryē ɛdē, ɛ pōe, tō d'ī
kō, s' yūp ākō xū l'sē, ɛ pōe d' l'ɛ-
txōdr ɛvō sō bātō!²²⁶)

4. āfī ɛl-ɛrivēn ān-ī dētō ɛ vwā-
yēn ɛn mājō ɛvō ī grō trōplā d'ūəyə
ātō. txē lēz-ūəyə vwāyēn lē veyə,
ɛl-ɛkmāsēn yōt hūlūlūlū! . . .

drīa lō trōplā, mērtxē ɛn grōs
pōt bēxāt.

— mēr, k' vōz-āt-ɛ ɛrivē k' vōz-
ɛt dmōrē xī lōtā?

Elle était bien avenante avec tout
le monde qu'elle rencontrait; mais les
gens n'aimaient pas à la trouver sur
leur chemin; au contraire ils aimaient
mieux faire un grand détour, parce
qu'ils avaient tous l'idée que c'était
une sorcière.

2. Un jour de beau soleil, un beau
jeune homme passait le bois; [il] la
trouva accroupie qui coupait de l'
herbe; à côté d'elle étaient deux pa-
niers de pommes et poires sauvages.

— Eh! la mère, lui dit-il, comment
voulez-vous emporter tout cela?

— Il faut bien, jeune homme, sur
mon dos. Les enfants de riches ne
connaissent pas ce mal-là.

— Il est vrai que mon père est
un riche comte; mais je vous veux
bien aider à porter votre charge.

3. La vieille n'attendait pas son
reste; elle lui attacha son sac sur le
dos, lui pendit ses deux paniers (en)
à ses mains.

Quand il se sentit chargé, il au-
rait bien voulu être à la maison; mais
la vieille se moquait de lui en le fai-
sant avancer. Il suait des grosses
gouttes!

La vieille criait toujours, et puis,
tout d'un coup, elle s'élance encore
sur le sac, et puis de le faire avan-
cer avec son bâton!

4. Enfin ils arrivèrent à un détour
et virent une maison avec un gros
troupeau d'oies autour. Quand les
oies virent la vieille, elles commen-
cèrent leur: *Houlouloulou!*

Derrière le troupeau, marchait une
grosse vilaine fille.

— Mère, que vous est-il arrivé
que vous êtes restée si longtemps?

²²⁴) Expression originale, littéralement: *au long d'elle* = à côté d'elle.

— ²²⁵) La verbe ɛtxōdr = *faire avancer le bétail en le fouettant* en le chas-
sant. Ex.: *ālō! ɛtxō sī txvā!* = *allons, chasse ce cheval!* — ²²⁶) Le mot
bātō est ajoulot; le Vâdais dit *bētō*. Ne pas confondre avec *bētō* = *tresse*
de chanvre. (Voir ma *Poésie religieuse patoise* p. 443, note 81.)

— ā kōtrēr²²⁷) ! rāv wēt sī bē djūōn būāb k' m'ē rēpōtxē mē txērdjā ē pōē mwā ā sē krēt̄x.²²⁸)

5. ā dyē sōlī, lē vēyā yūdjē ēvā, ē pōē dyē ā djūōn ān dā s'kūtxiā xū l' bē pō sē rpōzē. — ē pōē twā, fēyā, vē ddē! s' tō dmōr ēvō sī djūōn būāb, ē pōrē bī s'āmōrēt̄xiā²²⁹) d'twā!

l' djūōn kōt n' sēvē s'ē dēvē rīr ū bī pūārē; mē tχē lē dūā fān fōēn rātrē, ē s'ādrēmēxē xū l'bē, dō ī pōmīā sāvēdjā.²³⁰)

6. tχē ēl-ōē drēmī, lē vēyā vñē ē pōē yī bēyē pō sō pēyōmā ēn bwētāt d'ūā sīzlē.

ē n'ētādē p' sō rēxt, ēl ēvē dēz-āl pō s'āfūr!

ēl ōyē lēz-ūayā ākō dā bī lwē, mē ē s'ēpējē²³¹) ā rūt.

ēprē trā djō, ēl-ērīvē dē ēn vēl; ē s'fōzē mwānē tō kōtā vā l' rwā k'ētē vō lē rēn sīōtē xū ī trōn.

7. lō kōt txwāyē ē djnōyō,²³²) ē bēyē lē bwētāt ā lē rēn, kō χāsē²³³) ā lē vwāyē.

tχē ēl fōē rvōnī ā lēā-mēm, ēl rāvvyē tō sē djā, ē pōē yī dmēdē dā lēvū ēl ēvē stō bwātāt.

ē yō rēkōtē sōn-ixtwār. lō rwā ē lē rēn yī dmēdēn dā lē mwānē ā sī yūā; k' yōt bēxāt dēvē ētr vū ētē lē bwētāt.

— Au contraire ! Regarde ce beau jeune garçon, qui m'a rapporté ma charge et puis moi sur son dos.

5. En disant cela, la vieille [se] glissait en bas, et puis disait au jeune homme de se coucher sur le banc pour se reposer. — Et puis toi, fille, va dedans ! Si tu demeures avec ce jeune garçon, il pourrait bien s'amouracher de toi !

Le jeune comte ne savait s'il devait rire ou bien pleurer ; mais quand les deux femmes furent rentrées, il s'endormit sur le banc, sous un pommier sauvage.

6. Quand il eut dormi, la vieille vint et puis lui donna pour son payement une petite boîte d'or ciselé.

Il n'attendit pas son reste ; il avait des ailes pour s'enfuir !

Il entendait les oies encore depuis bien loin, mais il se calma en route.

Après trois jours, il arriva dans une ville ; il se fit mener tout (comptant) de suite vers le roi, qui était avec la reine assis sur un trône.

7. Le comte tomba à genoux, et puis donna la petite boîte à la reine, qui s'évanouit en la voyant.

Quand elle fut revenue à elle-même, elle renvoya tous ses gens, et puis lui demanda depuis où il avait cette petite boîte.

Il leur raconta son histoire. Le roi et la reine lui demandèrent de les mener en ce lieu ; que leur fille devait être où était la petite boîte.

²²⁷) Ce mot : *au contraire!* suppose un : *que vous est-il, c'est à dire : ne vous est-il rien arrivé de fâcheux?* qui est sous-entendu. — ²²⁸) La *krēt̄x* est la *hotte pour porter le bois* ; *pōrtē ā lē krēt̄x* = *porter sur son dos*. — ²²⁹) Le verbe *s'ēmōrēt̄xiā*, bien que donné dans Guélat, est plutôt un mot français. —

²³⁰) Au lieu de *pōmīā sāvēdjā*, le patois dit : *ī bōtxnā* ; *l'bōtxin* = *la pomme sauvage*. Cf. *l'byāsō* = *poire sauvage*, et *l'byāsnā* = *le poirier sauvage*. —

²³¹) Littér. il *s'apaisa* ; le verbe est *s'ēpējē* ou *s'rēpējē*. — ²³²) C'est la vieille expression (employée *Pan.* 54) et signifiant littéralement : à *genouillons*. On dit d'habitude *ē djnōyā*. — ²³³) Le verbe *χāsē* (Aj.) et *xāsē* (Vd.) signifie : *tomber évanoui*. On dit aussi *txwā χās* ou *xās*.

8. kək tā ěprĕ, lĕ dūə fān dĕ l' bō flī, flī sĕ rā dir . . . ěl ětĕ ěprĕ lĕz-ōz dī swā. ěn txūāt vñĕ kākĕ ā lĕ fnĕtr, ā fzĕ: hū! hū! . . .

lĕ vĕyə sə yəvĕ, ěkmāsĕ d'ĕkūvĕ, d'rādjiə, ě pœ ěl dyĕ ā lĕ bĕxāt:

— lĕ tā ā lī lĕvū k' t'ĕ finī tĕ pwĕn. vĕ t' vĕtī dĕ lĕ rōb dā sūə ě pœ t' ětādrĕ tō sōr.

lĕ pūər grūlĕ d' pāvū ě pœ pūərĕ.

9. tχĕ mīənō swānĕ, le txūāt rfəzĕ: hū! hū! . . . ěn vwātūr ěrīv; lĕz-ūəyə rĕlī²³⁴) tōt-ĕpĕvūrīə.

lĕ rwā ātrĕ xōyĕ d'lĕ rĕn ě dī kōt. lĕ vĕyə yō dyĕ:

— lĕ mōmā ā vñī; i sĕ bī ěj d' vō rbĕyīə vōt fĕyə.

ěl l'ĕplĕ. vō pœt djūdjiə kō djūə s' fœ pō trĕtū. lĕ vĕyə dyĕ ā rwā:

— pō s'ān-ālĕ, y bĕyə ā vōt bĕ-xāt tō lĕ lĕgr²³⁵) k'ĕl ě vwāxĕ sī-dvĕ ā vādĵĕ lĕz-ūəyə.

10. s' fœ tō dĕ pĕrl prĕsīōz.

— ě pœ mĕ mājō, k' fœ d'ī kō d'baguette txĕdjīə ān-ī bĕ txĕtĕ. ěn tāl s' trōvĕ sĕrvī, ě vālā, sĕrvāt fzī yōt sĕrvīs.

lĕz-ūəyə byātχ fœn ātĕ d' dĕm d' kōpĕñīə pō lĕ fūtūr fān dī djūən kōt.

l' rwā fzĕ dĕ bĕl nās, ě p' lĕ djūən mĕryĕ dmōrĕn dĕ l'bĕ txĕtĕ k'lĕ pūər vĕyə yō ěvĕ bĕyīə.

vō vwāt bī kə s' n'ĕtĕ p' ěn dĵnātχ, kmā k'ā l' tχūddĕ, mĕ ěn bwĕn fĕə, kmā k'ā n'ā vwā pū d' nō djō.

(Mme B. Pheulpin, buraliste postale, Miécourt.)

8. Quelque temps après, les deux femmes dans le bois filaient, filaient sans rien dire . . . (Il) C'était après onze heures du soir. Une chouette vint frapper à la fenêtre, en faisant: Hou! hou! . . .

La vieille se leva, commença de balayer, de ranger, et puis elle dit à la fille:

— Le temps est là (là) où (que) tu as fini ta peine. Va te vêtir dans la robe de soie et puis tu attendras ton sort.

La pauvre tremblait de peur et (puis) pleurait.

9. Quand minuit sonna, la chouette refit: Hou! hou! . . . Une voiture arrive; les oies criaient tout effrayées.

Le roi entra suivi de la reine et du comte. La vieille leur dit:

— Le moment est venu; je suis bien aise de vous redonner votre fille.

Elle l'appela. Vous pouvez juger quelle joie ce fut pour (très) tous. La vieille dit au roi:

— Pour s'en aller, je donne à votre fille toutes les larmes qu'elle a versées autrefois en gardant les oies.

10. Ce fut tout des perles précieuses.

— Et puis ma maison, qui fut d'un coup de baguette changée en un beau château. Une table se trouvait servie, et valets, servantes faisaient leur service.

Les oies blanches furent autant de dames de compagnie pour la future femme du jeune comte.

Le roi fit des belles noces, et puis les jeunes mariés demeurèrent dans le beau château que la pauvre vieille leur avait donné.

Vous voyez bien que ce n'était pas une sorcière, comme on le croyait, mais une bonne fée comme(nt) (qu') on n'en voit plus de nos jours.

²³⁴) Littéralement *râler*; c'est le mot habituel pour *crier à haute voix*.

— ²³⁵) Le latin *lacrima* a donné: *lĕgr*; le dimin. est *lĕgrat*; le verbe *lĕgrĕyĕ* = larmoyer. Guélat donne: *txĕpĕ dĕ lārm*, mais le dernier mot est français.